

# INTRODUCTION

Michel VIOLET

« Nos professeurs ne faisaient que des écoliers... »

L-M. Le Peletier de Saint-Fargeau

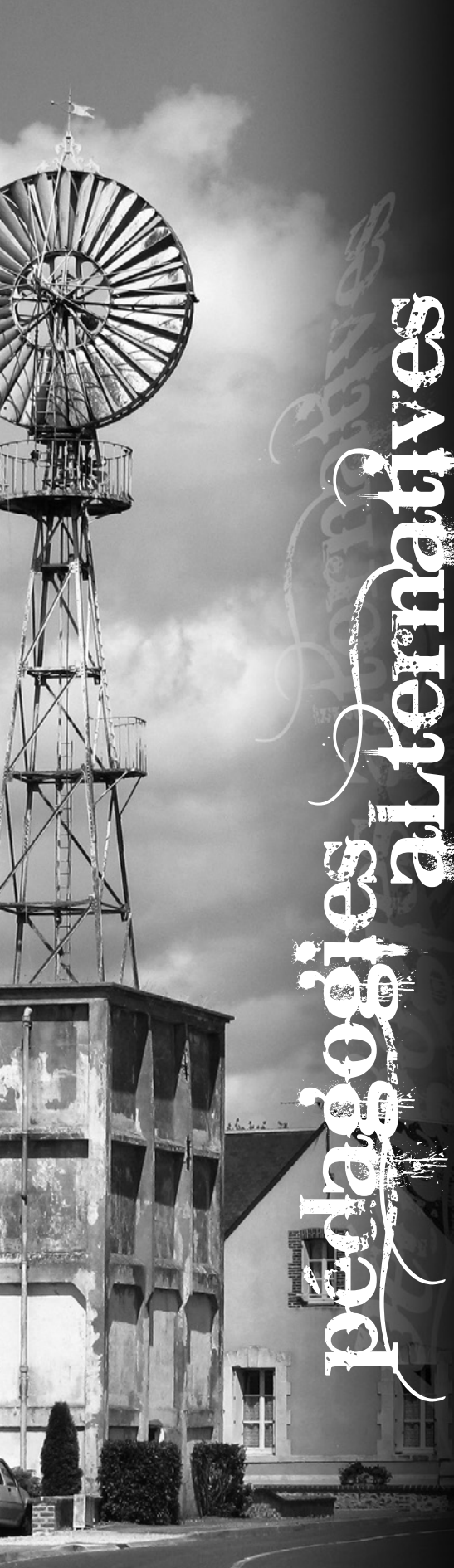
Les 2 textes qui suivent ouvrent une rubrique qui s'étendra sur plusieurs numéros et qu'on intitulera : *des projets pédagogiques alternatifs*. Pour dire vrai, parmi la multitude de propositions et de tentatives d'« écoles différentes », nous choisirons celles qui, au service d'un projet politique révolutionnaire, ont introduit ou projeté d'introduire une complète rupture avec les objectifs et les principes du système éducatif que nous connaissons en France et qu'on qualifie habituellement d'école de Jules Ferry.

Les représentants de la bourgeoisie d'affaires ont imposé, au début de la 3<sup>ème</sup> République, la généralisation d'un enseignement primaire déjà ébauché tout au long du siècle, instaurant sous le contrôle de l'État un système éducatif conforme aux besoins d'un capitalisme en plein essor. L'instruction publique ainsi organisée avait pour fonctions essentielles d'assurer le niveau de formation de la main-d'œuvre exigé par l'industrialisation, de participer à la création d'un État-nation et de « fermer l'ère des révolutions » en domestiquant les « classes dangereuses ».

Quant au principe directeur de cette école pour le peuple, il peut se résumer ainsi : il ne saurait y avoir de pratiques et d'interactions avec le milieu sans enseignement préalable des savoirs et savoir-faire nécessaires. La bourgeoisie au pouvoir a veillé ainsi à isoler, le temps de les modeler à son gré, les individus à éduquer, à l'instar des écoles des congrégations du 18<sup>ème</sup> siècle contre lesquelles elle s'était insurgée en déplorant cet enfermement qui assurait une éducation ignorant les réalités économiques du temps et perpétuant un ordre social dépassé.

De là, un enseignement disciplinaire collectif, procédant du simple au complexe, prédéfini, programmé, synthétique, dans un nécessaire « faire semblant ». L'enseignement de la lecture offre un exemple caricatural de cette pédagogie.<sup>1</sup>

1. Que des enseignants progressistes pour la plupart, aient assuré le « succès » depuis 130 ans de cette école, y voyant le moyen de faire triompher le Progrès, la Science et la Raison n'est pas le moindre des paradoxes !



De là encore tout ce qui, malgré sa relative adaptation aux évolutions sociales et technologiques, au prolongement de la scolarité et à l'accession de tous au collège et en dépit des analyses sociologiques critiques et des propositions de l'Éducation Nouvelle et de la recherche pédagogique, fait qu'elle perdure avec un fonctionnement et des pratiques fondamentalement inchangés au point qu'on la qualifie de « traditionnelle ». Superstructure elle demeure, d'un système capitaliste inchangé.

La chose est suffisamment connue pour que nous ne revenions pas sur ce qui a fait de cette école et de sa pédagogie, des instruments de conditionnement idéologique et de reproduction sociale, sélectifs, normatifs, exaltant une culture et des valeurs telles que la méritocratie et l'élitisme républicain. L'opinion ayant intégré le mythe de l'égalité des chances et de l'ascenseur social – réel, mais pour une telle minorité qu'on peut considérer qu'il agit comme un « écrémage » des classes populaires – et les rigueurs – véritables elles aussi, mais sans cesse rappelées - du monde de la production, accepte (quand elle ne souhaite pas) la compétition, la réussite individuelle et un cursus scolaire assimilable à une course d'obstacles pour dégager une élite aux compétences réclamées par les entreprises engagées dans la grande concurrence maintenant mondialisée.

En dehors des périodes de crise et de contestation du contexte politique (le mouvement ouvrier au 19<sup>ème</sup> siècle, la sortie des 2 guerres mondiales)<sup>2</sup> voire de renversement de régime (la Commune, la Russie des années 20) la lutte contre les méfaits de cette école capitaliste a essentiellement pris la forme de contre-projets pédagogiques qu'on a qualifiés d'Éducation Nouvelle. Par exemple, une pédagogie dite libertaire a entendu combattre l'autoritarisme de l'école assimilé à du dressage (Summerhill, Hambourg...). La plupart de ces pédagogies novatrices s'inspirent et de la manière dont s'accomplissent en dehors de l'école des apprentissages complexes, et de la psychologie des apprentissages signalant la part active du sujet apprenant confronté nécessairement à une réalité par essence complexe.<sup>3</sup>

De tous les mouvements d'Éducation nouvelle et de tous les noms qui y sont attachés émerge l'École Moderne de Célestin Freinet, dont la pédagogie fut longtemps la plus élaborée, la plus cohérente et la plus en rupture avec les pratiques traditionnelles.<sup>4</sup>

Ce n'est pas le lieu de rappeler ici les propositions de l'AFL qui, en prenant comme objet emblématique l'apprentissage de l'écrit, présentent – modestie mise à part - une alternative aux pratiques en cours suffisamment radicale pour ne rencontrer, dans la peur des changements auxquels elles engagent, qu'une estime de bon aloi quelquefois et le plus souvent l'hostilité officielle et des gens en place.

Une grande part de la littérature pédagogique est consacrée aux grands noms de l'Éducation Nouvelle (Decroly, Montessori, O'Neil, Cousinet...) et aux mouvements qui la composent. Aussi n'est-ce pas le propos de notre rubrique qui s'attachera aux rares et brèves tentatives d'instauration d'une école différente pendant des périodes de bouleversements politiques et sociaux.

Première remarque. Bien peu de ces systèmes éducatifs dictés par une volonté politique et insérés dans un projet plus vaste de changement de société ont pu passer de la théorie à l'application, ou alors s'est-il agi d'essais partiels et éphémères. Même la Révolution Française n'a su ou pu mettre en place une véritable organisation scolaire malgré des plans élaborés, examinés et adoptés par la représentation nationale. La Commune, assurément préoccupée par les problèmes scolaires, faute de temps, n'a pu que décréter un enseignement pour tous, laïque et gratuit. La révolution cubaine et la révolution bolchevique sont parmi les rares qui ont pu mettre en place un système scolaire de suffisamment d'ampleur (des pays entiers) et de durée (au moins dans les premières années pour l'URSS) en conformité avec leurs aspirations socialistes.

Deuxième remarque. Si certains révolutionnaires et penseurs socialistes se sont suffisamment intéressés à l'éducation et au système d'enseignement pour laisser des écrits importants sur ces sujets

**2.** Par exemple, en 1945, le Plan Langevin-Wallon entendait mettre fin à ce véritable apartheid scolaire existant sous la forme de 2 systèmes d'enseignement imperméables l'un à l'autre. L'un, ponctué d'examen et de concours, comprenant l'école primaire puis les cours complémentaires ou l'enseignement technique et des enseignants formés spécifiquement par des Écoles Normales primaires et supérieures ; l'autre, le lycée (avec comme seul examen le baccalauréat) puis l'Université et les Grandes Écoles. Langevin et Wallon prévoyaient en outre de diminuer la sélection en repoussant l'orientation des élèves à la fin d'un premier cycle secondaire ouvert à tous.

**3.** Une interprétation frileuse dictée par la peur des conséquences d'une confrontation à une réalité authentique a conduit à la vogue des « méthodes actives » qui n'éliminent en rien l'artificialité des situations dans lesquelles les enfants s'exercent.

**4.** On a majoritairement tendance aujourd'hui à oublier les raisons politiques inspirées du marxisme du projet d'école « prolétarienne » de Freinet !

(Babeuf, Buonarroti, Marx, Engels, Jaurès, Lénine...), d'autres n'y ont attaché que peu d'intérêt (c'était le cas de Louise Michel, pourtant institutrice, et de la plupart des anarcho-syndicalistes de la fin du 19<sup>ème</sup> et du début du 20<sup>ème</sup> siècle dont beaucoup étaient enseignants). Plaçant avant tout le travail pratique, politique et syndical, dans la hiérarchie des urgences et voyant dans la Révolution la clé de « l'élévation des masses », ils réprouvaient un pédagogisme qui laisserait croire qu'on changerait la société par l'école. Ils faisaient leur la phrase de Lénine<sup>5</sup> qu'on n'« *irrigue pas le désert de l'ignorance populaire avec des cuillerées à soupe d'alphabet.* »<sup>6</sup> C'est ainsi que la Fédération Unitaire de l'Enseignement, prolongement institutionnel du mouvement anarcho-syndicaliste et à l'origine du syndicalisme enseignant, a fait preuve de méfiance, sinon d'hostilité, à l'égard de l'innovation pédagogique. Néanmoins, il serait injuste d'oublier parmi ces progressistes deux d'entre eux attachés à réformer profondément le système d'enseignement, le Français Paul Robin, dont les innovations ont eu la même qualité et la même ampleur que celles de Freinet sans en avoir la notoriété et l'Espagnol Francisco Ferrer. Tous deux ont été victimes au point d'y laisser la vie, le premier des coups d'une administration acharnée, l'autre du fanatisme de l'église espagnole. Nous consacrerons à leurs propositions alternatives une partie de notre rubrique.

Dernière remarque. On le constatera dans notre « étude », tous les projets éducatifs prévoyant ou accompagnant un projet politique révolutionnaire prônent une ouverture de l'école aux réalités sociales et économiques et la suppression du divorce entre travail intellectuel et travail manuel. Pour des raisons politiques, bien évidemment, afin d'abolir cet enfermement de la jeunesse garant du maintien du système politique en place, mais aussi pour des raisons épistémologiques. Marx est sans doute celui qui a le mieux théorisé le slogan : « *Pas de formation intellectuelle sans activités de production* », voyant dans une formation « poly-

technique » le fondement d'une formation intellectuelle grâce à l'expérience du monde de la production et dans la réflexion partagée de cette expérience.

Les 2 premiers articles de notre série sont consacrés à l'œuvre de la Révolution Française en matière d'enseignement et à la façon dont les révolutionnaires, convaincus après Rousseau et les Encyclopédistes, de l'importance de l'éducation, ont essayé d'avancer dans l'espace résultant de la suppression du quasi monopole de l'Église sur l'enseignement et d'édifier un système scolaire et une instruction publique, « *puissance souveraine* » capable de lutter contre « *les préjugés et l'ignorance, fondements de l'iniquité sociale* », tout en assurant sous le contrôle du pouvoir central la formation morale et intellectuelle de citoyens en mesure d'ériger et de perpétuer le nouveau contrat social.

De l'Assemblée Constituante à Thermidor, trois grands rapports, fruits du travail de nombreuses commissions ont été soumis à la représentation nationale. Nous en ferons un bref résumé après avoir reproduit une partie du discours de Robespierre présentant à la Convention le troisième projet, celui de Le Peletier de Saint-Fargeau. Il restera, pour être complet sur l'œuvre de la Révolution Française en matière de pédagogie, à évoquer dans le numéro suivant, en deuxième partie donc de notre rubrique, l'action d'une minorité contestatrice, à savoir celle de la Conjuración des Égaux, alors que, pour reprendre une phrase d'Alfred Espinas, un de ses historiens : « *on ne s'attend pas à trouver tant de pédagogie dans une conspiration.* »

■ Michel VIOLET

5. Lénine qui pourtant, comme nous le verrons dans notre rubrique d'un numéro à venir, a beaucoup écrit sur la pédagogie dans sa période militante et clandestine et s'est personnellement occupé de l'instauration de l'école soviétique.

6. Peut-être faut-il voir là une des raisons de l'indifférence de la gauche française en général et du parti communiste en particulier à la recherche pédagogique et de son hostilité à l'égard de bon nombre d'innovations et notamment de celles de Freinet. Il est curieux de constater que cette gauche s'est la plupart du temps limitée à réclamer davantage de moyens pour cette école dont elle constatait pourtant les effets notamment sur les enfants des milieux populaires.